



LA CANADIENNE

HOMMAGE A M^{lle} FRANÇOISE DE "LA PATRIE"

Ces vers ont été inspirés par la lecture de sa belle chronique sur le patriotisme.

"Quand je relis les pages de notre histoire, je vois avec orgueil des noms de femmes briller au premier rang, parmi ceux mêmes, qui, les armes à la main, défendirent le sol canadien.

"J'y vois de faibles femmes—des de Verchères, des de la Tour, des Duclos—transformées soudain en de magnanimes guerrières.—FRANÇOISE."

Chantons la Canadienne au sein de la patrie !
Fiers qu'elle ait dans le cœur, sur sa lèvre chérie,
Le noble accent de France et le sang des héros !
Qu'ea nos frères toujours notre cœur se souvienne
Qu'il convient de chanter l'altière Canadienne,
Ainsi que la Française, à l'ombre des drapeaux :

Chantons la Canadienne, et sachons que nos braves
Ont puisé dans son sein le mépris des entraves,
Que son bras courageux protègea leurs berceaux,
Et quand le peuple, ému, fera frémir son hymne
En l'honneur des aïeux il trouvera sublime
De voir la Canadienne à l'ombre des drapeaux.

Chantons la Canadienne, orgueil de notre race !
Selon que la paix brille, ou que le fer menace
Le front de son enfant et la croix des tombeaux,
Elle sait, tendre ou forte, allumer en son âme
Les doux feux de l'amour et l'héroïque flamme
Qui brille à l'œil des preux luttant sous les drapeaux !.

Albert Folland

LE PASSEUR

I



SAIN-Valery et Le Crotoy se font face de chaque côté de la baie de la Somme.

L'été, quand la mer s'est retirée, on va souvent à pied de l'une à l'autre rive... après toutefois que le passeur, qui se tient là en permanence, vous a fait traverser le chenal. Et rien

n'est plus réjouissant que ce spectacle d'enfants et de Parisiennes qui font le voyage, jambes et pantalons relevés, et clapotant dans les flaques d'eau que la mer laisse là toujours comme souvenir... pour bien rappeler qu'elle reste maîtresse souveraine de toute cette vaste étendue... et qu'elle en prendra possession tout à l'heure.

Ce n'est pas une sinécure qu'il a là, Prévost, le passeur... et par les temps clairs sa barquette amène sur le sable des centaines de passagers.

Une fortune pour lui.

Prévost, quoique déjà âgé, n'exerce que depuis peu d'années son métier de passeur à Saint-Valery. Avant lui, c'était Pierre, un beau garçon de vingt-cinq ans... au large coup d'aviron. Pierre se tenait là, dès le matin, à la disposition des promeneurs et les invitait à prendre place dans son bateau, avec un sourire engageant, l'air gai, comme un homme content de vivre.

Parfois, aux heures de repos, alors que l'ouvrage ne donnait pas, on pouvait le voir sur un banc, en face de la mer et devisant avec une belle jeune fille brune, Catherine, sa fiancée.

On savait dans le pays, que ces deux jeunes gens, promis l'un à l'autre depuis longtemps, s'adoraient, et les habitudes de la plage s'arrêtaient pour causer avec eux.

—Eh bien, à quand le mariage ?
—Pas encore, répondait Pierre, mettant la main à son béret... Dans un an ou deux... quand j'aurai amassé quelque réserve... Faut de l'argent pour se mettre en ménage. Pas vrai, Catherine ?

Et en disant son : "Pas vrai, Catherine," il contemplait la jeune fille d'un air attendri... et comme en extase devant elle.

Ah ! c'est qu'il l'aimait, sa Catherine, et depuis longtemps, ayant été élevé avec elle, l'ayant élevée lui-même pour ainsi dire, et ayant mis en elle seule tout son amour et tout son cœur.

Catherine aimait Pierre aussi, mais à sa façon, en femme qui se sait adorée et à qui il ne déplaît pas de se laisser adorer. Une excellente fille au demeurant, incapable d'une pensée mauvaise et examinant sans impatience excessive peut-être, mais avec un sentiment de sereine tranquillité, la perspective de son union avec Pierre.

II

Les jeunes gens qui venaient à Saint-Valery passer une partie de la saison, n'étaient pas sans remarquer Catherine, et plus d'un se promenait exprès sur la digue à l'heure où il savait la rencontrer. Mais Pierre demeurait toujours là, d'ailleurs... veillant au grain.

Il était un jeune homme, pourtant, que la jalousie de Pierre ne semblait pas devoir intimider : Jacques de Valjas. Venu en simple promeneur dans l'intention de passer seulement quelques jours à Saint-Valery, il avait remarqué Catherine et le lui avait dit. Celle-ci avait, comme toujours, répondu par une fin de non-recevoir. L'autre alors s'était entêté, et au lieu de continuer sa promenade le long des plages picardes et normandes, il s'était installé à cet endroit.

—Nous verrons bien, pensait-il.

Avec l'adresse du viveur habitué aux difficultés de ce genre, il savait, sous le nez même de Pierre, décrire à Catherine son amour... et il lui broyait sur ce thème les plus folles variations. Catherine, en fille coquette, s'amusait à ce jeu.—Mais elle résistait vaillamment. Elle avait assez lu les romans pour savoir qu'une fille de pêcheurs doit se méfier des belles phrases d'un citadin.—L'autre, alors, se laissa prendre à son propre piège.—Ce qu'il avait d'abord considéré comme une petite amourette devint chez lui une grande passion, et, comme on résistait aussi à sa passion, il perdit la tête et parla mariage.

—Comtesse Jacques de Valjas ? Vous n'y pensez pas, monsieur le comte...

Oh ! certes non, l'autre n'y avait pas pensé au commencement... Mais il n'était plus temps maintenant. Il aimait Catherine à la folie... et sûr qu'il n'obtiendrait jamais rien d'elle sans contrat régulier, il avait bravement pris son parti du mariage. D'ailleurs n'était-elle pas exquise, et fine et distinguée à l'égal des plus nobles héritières... et n'était-il pas certain, grâce à la souplesse de nature qu'il lui devinait, de faire d'elle une épouse charmante et qui lui ferait honneur ?

Catherine avait ri tout d'abord, croyant à une plaisanterie, mais elle eut bien vite fait de lire dans le cœur de Jacques et d'acquiescer la conviction que le jeune homme parlait sincèrement.

Un décor magnifique parut alors devant ses yeux. Elle se vit parée de vêtements superbes, vivant dans un monde nouveau, au milieu du luxe et de l'élégance. Et l'horizon où jusqu'à ce jour, elle avait borné son avenir lui parut alors si piètre et si étroit qu'elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques en lui disant :

—Je suis à vous.

L'image de Pierre passa bien un instant devant ses yeux... Un Pierre malheureux, amaigri... et qui la suppliait de lui revenir... Mais elle écarta cette vision bien vite... "Non... et puis je n'aurais pas fait son bonheur... Je ne suis pas la femme qu'il lui faut..."

III

—Catherine ! Catherine !
Où pouvait-elle bien être Catherine, qu'elle ne venait pas aujourd'hui, ainsi qu'elle en avait l'ha-

bitude, tenir compagnie à Pierre, sur le banc, en face de la rive ?

Pierre rentra dans la maison. Personne n'avait vu Catherine. Il courut chez elle. On la croyait chez lui. Il fit les cent pas sur la digue. Rien. Il arpenta le port et remonta jusqu'aux bains... Rien.

—Eh ! quoi donc que t'as à marcher comme ça, Pierre, lui criaient ses camarades ? Tu ne vois donc pas tout ce monde qui t'attend là-bas devant ta barque pour passer le chenal ?

Il s'en souciait bien, Pierre, de tous ces gens qui voulaient traverser le chenal ! Où pouvait être Catherine ?—Tout en cherchant, il passa devant le chalet du comte de Valjas. La maison était fermée ; les persiennes étaient tirées.—Pierre eut peur.—Il chercha encore tout le jour, fouillant la campagne environnante, poussant jusqu'aux villages voisins et ce ne fut que bien tard dans la nuit qu'il consentit à rentrer chez lui pour prendre un peu de repos.

Le lendemain il recommença ses recherches... et le surlendemain—et les jours suivants.—Tout cela vainement comme de juste.

—Oui ! Oui ! Pour sûr... c'est avec lui qu'elle s'est ensauvée !... Oh ! si j'en avais la preuve ! Mais comment savoir ?... Mais malgré tout, bien qu'il eût la certitude morale que Catherine était partie volontairement... il continuait ses recherches.

Dans le pays, on commença d'abord par plaindre le pauvre garçon... puis on finit par se moquer de son obstination à retrouver sa fiancée... et une chanson courut même à son sujet sur un air de matelot :

Pierre ! Pierre !
Cherche Catherine, mon gars !
Pierre ! Pierre !
Cherche, mon frère...
Tu ne la trouveras pas !

Les jours passaient, les semaines, les mois, et Pierre ne se consolait pas... Il avait d'ailleurs appris maintenant la cause réelle du départ de Catherine. Elle habitait Paris... dans un hôtel superbe... Elle avait un enfant ; elle était heureuse et adorait son mari.

Ça avait d'abord été chez Pierre comme une rage sourde. Il aurait voulu courir à Paris.

—A Paris ? Pourquoi faire ? lui disait-on.

—Pour le tuer !

—Es-tu fou ? le tuer ? Et de quel droit ?

—Il m'a pris Catherine, le misérable ! Pourquoi qu'il me l'a prise ?

—Parce qu'il l'aimait aussi. D'ailleurs, il la rend très heureuse.

—Il ne manquerait que ça qu'il la rende malheureuse !

—Il l'a épousée...

—Ah, bien ! s'il ne l'avait pas épousée !

Et Pierre levait le poing... un poing formidable à assommer un bœuf.

On parvint pourtant à le décider à rester calme. Mais la haine qu'il avait au cœur n'en continuait pas moins à subsister.

—Je le rattraperai, disait-il à tout instant... Je le rattraperai !... Et alors, quand nous serons face à face...

Et son front se contractait, et son regard devenait mauvais...

Cinq ans avaient passé. Pierre, loin d'oublier, devenait de jour en jour plus sombre et plus chagrin. Et, comme la vie à Saint-Valery lui semblait décidément trop triste avec tous ses souvenirs qui lui rappelaient la fugitive, il dit adieu à ses parents, à ses amis des beaux jours, et courut tenter la fortune ailleurs. Au moins, dans un autre pays, les moindres sites et les moindres objets ne parleront plus à son esprit de la femme tant aimée.

IV

La mer était furieuse à Dieppe, ce jour là, et aucun baigneur, même parmi les plus téméraires, n'avait encore osé se mettre à l'eau.

Beaucoup de monde, d'ailleurs, sur les galets, pour contempler ce spectacle superbe de l'Océan en fureur... et au milieu de toute cette foule, les maîtres-nageurs qui passaient, expliquant aux uns